

I. La valeur de votre vie est estimée à 7 millions de dollars

1. Aux origines de la « science lugubre »

En 1803 le pasteur et économiste anglais Thomas Malthus publie un ouvrage qui aura un grand retentissement et qui s'intitule *Essai sur le principe de population ou exposé de ses effets sur le bonheur humain dans le passé et le présent avec des recherches sur nos perspectives de supprimer ou de diminuer à l'avenir les maux qu'il occasionne*. En plus de prouver son sens de la concision, Malthus y fait la démonstration suivante : les pauvres sont destinés à le rester. Son constat est implacable. Si le revenu des pauvres augmente, leur nombre augmentera aussi puisque la misère fera moins de victimes. Mais si le nombre de pauvres augmente, le nombre de bouches à nourrir aussi. Donc, au bout de quelque temps, quand la population aura trop augmentée par rapport aux ressources alimentaires disponibles, une famine viendra décimer les populations les plus misérables et ramener le nombre de pauvres à leur population de départ.

Le triste constat de Malthus s'est cependant avéré erroné puisque la population anglaise a cru et s'est considérablement enrichie aux XIX^e et XX^e siècles sans que des famines viennent la frapper à intervalles réguliers. Malthus avait oublié une pierre à son raisonnement : la formidable croissance de la productivité agricole. Où l'on voit que les erreurs de prévision des économistes n'ont rien de bien nouveau...

Mais revenons au début du XIX^e siècle. Malthus en arrive à la conclusion qu'il est inutile d'aider les pauvres. Car toute politique sociale ne ferait qu'augmenter leur nombre, donc des inévitables famines à venir puisque la quantité de nourriture ne devait pas croître en proportion. Face à ce raisonnement d'une impitoyable froideur, Thomas Carlyle, écrivain de l'époque, désigna l'économie sous un terme qui lui colle encore à la peau : la science lugubre (ou *the dismal science* dans sa version originale).

Notre question de départ était de savoir si l'économie est ou non une science lugubre. Soyons provoc', là, d'entrée de jeu, et réfléchissons à la question suivante : combien d'euros vaut une vie humaine ? Hein, comment ne pas dire que l'économie est lugubre avec des questions pareilles ? Car le commun des mortels s'indignerait que l'on puisse mettre un prix sur la vie humaine. L'économiste, lui, sort un papier et un crayon et commence à faire ses calculs. Car, de manière plus ou moins consciente, nous accordons un prix à la vie humaine. La nôtre ou celle des autres, d'ailleurs. Quand, en retard à un entretien d'embauche, on se demande si l'on n'appuierait pas un peu sur le champignon. Quand nous décidons si l'installation d'un système anti-incendie vaut la peine ou non. Quand on se demande quelle complémentaire santé choisir. Quand on décide d'accepter ou non un travail plus risqué mais mieux rémunéré. La décision n'est pas seulement individuelle, elle peut-être collective. Quand il convient de savoir jusqu'à quel point on est prêt à payer pour la sécu ou pour la construction de barrières sur le bord des routes, par exemple.

L'économiste américain Richard Thaler a fait les calculs. Entre parenthèses, Thaler s'occupe de ce que l'on appelle l'économie comportementale, une discipline à mi-chemin entre la psychologie et l'économie. Si vous avez un peu de temps à tuer, vous pouvez lire certains de ses livres, notamment *Nudge, la méthode douce pour inspirer la bonne décision*. L'exemple dont je vous parle en ce moment est extrait de *Misbehaving : the making of behavioral economics*, qui vaut le détour mais n'est pas traduit en français à ma connaissance. Retour au prix de la vie humaine, donc, puisqu'on lui en accorde un, n'en déplaît aux âmes sensibles ou hypocrites. Thaler utilise les primes de risques accordées à des professions effectuant des tâches identiques mais plus risquées (par exemple un laveur de vitres les pieds sur le plancher ou en haut d'un gratte-ciel) pour estimer la valeur que les Américains accordent à leur vie. Et le résultat, déjà dévoilé dans le titre, se situe autour de 7 millions de dollars (environ 6 millions d'euros) ; quelle serait votre estimation ?

L'économie se préoccupe d'étudier la production, la répartition et la consommation de richesses. Et elle le fait sans se soucier de considérations morales. Amartya Sen, économiste indien professeur à Harvard a

certes obtenu le prix Nobel pour s'être penché sur des questions comme la justice et le bien-être, mais ce n'est pas là un sujet de réflexion habituel. Pour l'économiste américain Steven Levitt, la morale représente la façon dont on voudrait que marche le monde, l'économie représente la façon dont il marche réellement. Car oui, nous accordons un prix à la vie. Et encore, je n'ai pas poussé le cynisme jusqu'à vous demander l'argent que vous seriez prêt à dépenser pour sauver la vie d'un clochard ou de celle votre meilleur pote.

Un point à remarquer est que les économistes se préoccupent peu de ce que les gens disent, ils préfèrent s'intéresser à ce qu'ils font. Car les actes sont plus révélateurs que les grands discours. Qui a répondu par un chiffre quand je vous ai demandé votre estimation du prix d'une vie humaine ? Et qui s'est exclamé que c'est une question absurde, choquante, dégueulasse ? Pourtant, c'est une question à laquelle vous avez répondu la dernière fois que vous avez (ou pas) accéléré lorsque vous étiez en retard à un rendez-vous. Alors science lugubre ? Peut-être, question de point de vue.

2. Quand l'économie traite de questions aussi saugrenues qu'intéressantes

À force de poser des questions saugrenues ou dérangeantes comme précédemment, l'économiste en arrive parfois à dire des choses intéressantes. En tout cas à casser des clichés établis mais erronés. Revenons à Steven Levitt, à qui nous avons emprunté une citation au paragraphe précédent. Il a co-écrit *Freakonomics* avec Stephen Dubner (et des suites qui valent ce qu'elles valent). Une nouvelle suggestion de lecture pour les nombreuses soirées où la programmation de la télé ne mérite pas qu'on s'y attarde. L'idée du livre est de regarder le monde avec des yeux nouveaux, de poser des questions auquel on n'a pas l'habitude de réfléchir. D'où le titre du livre qui signifie en français « l'économie saugrenue ». Par exemple, Dubner et Levitt se demandent pourquoi les trafiquants de drogue vivent si souvent chez leur mère ?

Car chacun sait bien que si les lascars des banlieues préfèrent dealer de la chnouf plutôt que pointer à l'école ou à l'usine c'est parce qu'on y gagne beaucoup d'argent sans trop se fatiguer. Pas très moral peut-être, mais les voyous se préoccupent encore moins que les économistes de ces choses-là. Tout le monde a vu des films de trafiquants avec de luxueuses bagnoles pleines de filles belles à vous brûler la rétine, du champ' à gogo et des villas sur la côte d'Azur et tout le monde sait que la drogue, ça rapporte. Pas besoin de se demander pourquoi tant de gens se lancent dans ce business. Mais « tout le monde » a-t-il déjà épluché la comptabilité d'un trafiquant de drogue ? Car ces gens-là tiennent une comptabilité. Certainement pas communiquée au fisc, mais comme toute entreprise il faut bien savoir où on en est de ses affaires.

Eh bien Dubner et Levitt ont eu accès à la comptabilité d'un gang de trafiquants de Chicago. Ce qui leur permet de répondre à la question posée : les trafiquants de drogues vivent chez leur mère car ils n'ont pas les moyens de faire autrement. La vente de drogue s'avère en effet d'une rémunération désespérément faible, surtout quand on la compare aux risques encourus (les auteurs n'essaient pas de calculer le prix auquel les dealers estiment leur vie...). Il y a bien de l'argent gagné avec la drogue, mais sa répartition est extrêmement inégalitaire. Pour le revendeur moyen, il serait plus profitable d'aller faire la plonge.

Alors, pourquoi les jeunes zonards de Chicago deviennent-ils dealers ? D'une part parce qu'ils ambitionnent un jour de prendre la place du chef qui, lui, s'en met plein les poches, mais surtout qu'ils n'ont pas le choix. Pour la plupart sans diplômes et venant de ghettos sordides, même vendre des hamburgers au fast-food est une ambition professionnelle hors de portée. La morale ? Le bien et le mal ? Envolés. Seulement des individus qui cherchent la meilleure solution parmi celles qu'ils ont à leur portée (apprenons un peu de vocabulaire : un économiste dirait que les agents maximisent leur utilité sous contrainte).

II. L'importance trop souvent négligée de la productivité

1. Autre cliché dépassé : l'économie ne se nourrit pas du malheur des gens

Attention cependant à ne pas voir en l'économie, science potentiellement lugubre, une discipline qui se réjouirait de tous les malheurs du monde sous prétexte qu'ils font marcher le commerce. Par exemple, on entend parfois dire que les guerres, catastrophes naturelles et accidents en tous genres sont bénéfiques au développement économique car ils entraînent des dépenses d'armement, de prévention ou de reconstruction. L'économie cherche avant tout l'efficacité, sans se préoccuper de savoir si elle est noire ou blanche, gentille ou méchante, de droite ou de gauche. Et les guerres ou les catastrophes ne sont pas efficaces.

Une guerre, c'est des dépenses pour construire des armes, puis pour réparer les dégâts. Une marée noire signifie des dépenses pour déma-zouter les mouettes. Les dépenses sont bonnes pour l'économie, donc les catastrophes en tout genre sont elles aussi bonnes pour l'économie. Si vous êtes d'accord avec le raisonnement précédent, lisez attentivement ce qui va suivre.

Commençons par considérer deux pays : la Suisse et l'Angola. L'Angola a connu son lot de guerres, de catastrophes, de pollution liée à l'exploit-ation pétrolière. En Suisse, il ne se passe jamais rien. Et pourtant, inutile de vous faire un dessin pour vous expliquer lequel de ces deux pays est le plus prospère. Alors, les catastrophes sont-elles réellement bonnes pour l'économie ?

On mesure le développement économique d'un pays à partir de la croissance de son PIB (produit intérieur brut), un terme sur lequel nous aurons l'occasion de revenir. Pour faire simple, le PIB mesure la production. Pour se développer, il faut produire plus. Ce qui signifie travailler plus, utiliser plus de machines, ou être plus efficace. Le nombre d'heures travaillées comme le nombre de machines utilisées peut croître, mais dans des proportions limitées. Pour connaître une

croissance durable, un pays n'a pas d'autre choix que d'être plus productif, Productif, PRODUCTIF ! Les économistes, dans leur jargon bien à eux utilisent plutôt le terme de PGF (productivité globale des facteurs), c'est-à-dire l'efficacité avec laquelle on utilise le travail et les machines. Paul Krugman le dit : à long terme, la bonne santé d'une économie se résume plus ou moins à l'évolution de la productivité. Les autres variables ne sont intéressantes que dans la mesure où elles impactent la productivité.

Armés de ces nouvelles informations, revenons à la question qui nous préoccupait : les catastrophes améliorent-elles la productivité ? Non. Une guerre ou une marée noire n'améliorent pas l'efficacité productive d'une économie, et elles auraient même tendance à la réduire. C'est vrai, certains noteront que les guerres ont souvent été l'occasion de financer des activités de recherche militaire qui se sont ensuite permis des gains de productivité dans l'industrie civile. Exemple de la recherche nucléaire pendant la Seconde Guerre mondiale qui a permis de découvrir de nouvelles façons de produire de l'électricité. Mais la guerre n'était pas indispensable. Une volonté politique de favoriser la recherche peut tout aussi bien fonctionner en temps de paix. Et dépenser des sous à fabriquer des bombes qui détruiront des maisons qui nécessiteront ensuite de nouvelles dépenses pour les reconstruire est l'exact opposé d'une politique économique cohérente. Les dépenses engendrées vont certes stimuler certains secteurs (l'armement et la construction), mais les mêmes sommes auraient pu être dépensées pour construire des routes par exemple. Dans ce cas les dépenses de construction auraient stimulé l'économie de façon identique à des dépenses militaires mais, en plus, l'économie aurait gagné en productivité grâce à des routes flambant neuves. L'économie est peut-être une science lugubre, mais la croissance économique ne se nourrit certainement pas du malheur des gens, contrairement à ce qu'on entend parfois.

J'insiste sur ce point qui sème souvent la confusion. Car l'observateur attentif notera que les périodes qui suivent les guerres ou les graves crises sont généralement suivies d'une forte croissance que l'on qualifie souvent de « rebond ». Et, en Europe de l'ouest, on constate que la période de très forte croissance des « Trente Glorieuses » a suivi la Seconde Guerre mondiale. Attention à ne pas tout confondre. Il est exact que

les grandes catastrophes en tout genre sont généralement suivies d'une forte croissance. Mais il y a une différence entre aller mieux et arrêter de souffrir ! Si l'on reprend notre exemple précédent, la France en 1945 est un pays partiellement détruit, dont l'économie a plongé pendant les années d'occupation. Alors, à la fin des années 1940, il est logique que la croissance rebondisse puisque les freins qui pesaient sur l'activité économique sont soudainement levés et que la reconstruction stimule la croissance. Mais cela ne signifie pas qu'une bonne vieille invasion teutonne soit la solution aux problèmes économiques, car la richesse française à la fin de ces mêmes années 1940 aurait été supérieure sans les années de guerre. D'ailleurs, quand on regarde ailleurs dans le monde, on ne constate pas que les sorties de guerre soient suivies de développement économique spectaculaire.

2. Les Trente Glorieuses

Alors continuons à dérouler nos idées en nous demandant qu'est-ce qui a bien pu causer les « Trente Glorieuses », cette période de plein-emploi et de forte croissance qui va en gros de 1946 à 1974 (et qui seraient donc plutôt les 28 glorieuses, si mes calculs sont bons...). Le lecteur attentif se rappelle qu'on a dit que la variable déterminante de la croissance est la productivité. La formidable croissance des Trente Glorieuses est tout simplement due à une formidable croissance de la productivité.

Voyez plutôt. En 1945, les tracteurs, les voitures, le téléphone, le transport aérien... sont inaccessibles à la plupart des Français. Une grande partie de la population travaille dans de petites exploitations agricoles peu mécanisées, les trains roulent encore à la vapeur, les usines n'ont pas encore été submergées par le travail à la chaîne. On pourrait encore allonger longuement la liste de tout ce qui n'existait pas en 1945 et qui était devenu la norme en 1975. En trente ans, on a construit des autoroutes, raccordé tout le monde à l'électricité et au téléphone, généralisé l'usage des tracteurs et des engrais qui ont permis aux ouvriers agricoles de migrer vers les villes dans des usines que

l'organisation fordiste (c'est-à-dire la production à la chaîne de biens standardisés) du travail a rendu beaucoup plus productives... Bref, c'est une véritable révolution.

Mais, dans tous ces chamboulements de l'après-guerre, on en oublie souvent un, pourtant très important : les femmes ! Je veux parler de la féminisation de l'emploi, bande de gros dégueulasses... Car c'est une évolution de l'époque : les femmes quittent leurs foyers pour aller travailler, généralement dans les services (éducation, santé, administration...). La question est : pourquoi cette évolution ? D'une part du fait d'évolutions médicales comme la contraception, de changements sociaux qui bouleversent la vision traditionnelle du rôle des femmes, mais aussi grâce à de gigantesques gains de productivité.

Oui, il est encore question de productivité. Car avant les années 1950, les femmes avaient pour tâche principale de s'occuper de la maison, ce qui n'était pas une mince affaire, voyez plutôt : l'eau courante n'est pas généralisée, il faut aller la chercher au puits, tout comme il faut trimballer du bois et du charbon pour le chauffage et la cuisine. La lessive se fait à la main, le ménage sans aspirateur, et je ne vous rappelle que le lave-vaisselle est encore inconnu. Pas de frigo non plus, il faut aller faire régulièrement les courses pour les produits frais, et à pied encore !

Au cours des années 1970, tout va changer : les courses se font en voiture au supermarché, la lessive en appuyant sur un bouton, le chauffage en appuyant sur un autre, l'eau chaude ou froide est disponible à volonté en tournant un troisième. En un mot, les femmes ont pu aller travailler car tout un tas de tâches domestiques sont désormais mécanisées. C'est donc les gains de productivité dans la sphère privée qui ont libéré du travail qui est allé transpirer dans la sphère marchande.

3. Encore un cliché poussiéreux : c'est la faute du choc pétrolier !

Continuons notre petit vagabondage introductif. Trouvez quelqu'un qui a deux trois rudiments d'économie, juste assez pour savoir ce que sont les Trente Glorieuses, et demandez-lui pourquoi cette période de dynamisme économique a pris fin. Il vous répondra : à cause du choc pétrolier de 1973. C'est la réponse standard. Et elle est en grande partie